

Tonino Benacquista et Didier Daeninckx Histoires toutes noires

Marty Laforest

Numéro 53, septembre–octobre–novembre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

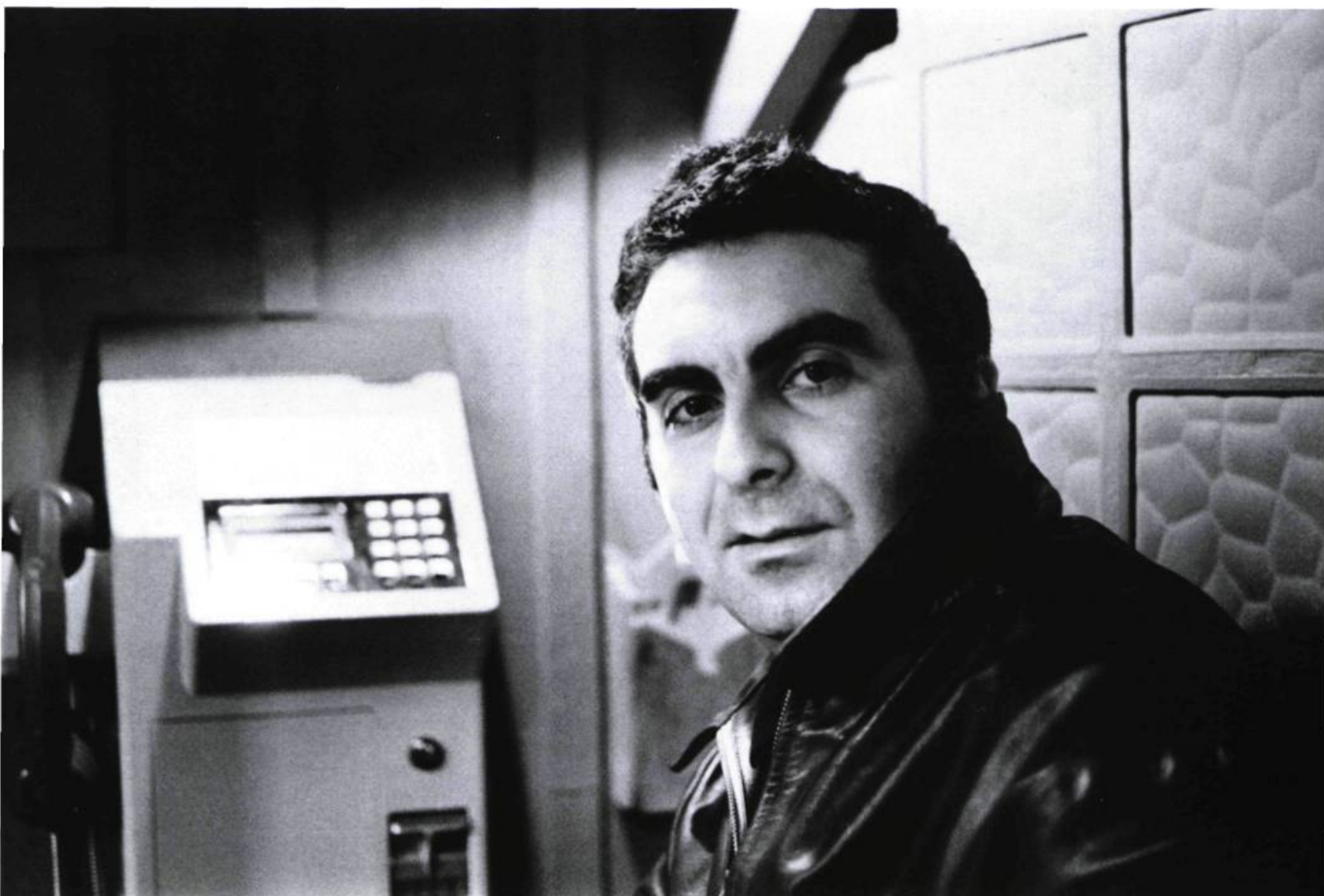
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforest, M. (1993). Tonino Benacquista et Didier Daeninckx : histoires toutes noires. *Nuit blanche*, (53), 76–77.



Tonino Benacquista

photo: Ralph Lauzon

Tonino Benacquista et Didier Daeninckx Histoires toutes noires

Trente-deux histoires, trois livres, deux auteurs, un genre (une couleur): le noir. Ça fait beaucoup pour un seul article. Et un peu décousu, peut-être. Tonino Benacquista et Didier Daeninckx n'ont en commun, à part la narration qu'ils pratiquent en formats différents — le roman et la nouvelle — que les heures délicieuses qu'ils m'ont fait passer depuis quelques années en compagnie de leurs livres. Que j'ai tellement vantés, prêtés, rachetés, offerts aux amis et connaissances qu'on m'a désignée d'office pour parler des petits derniers, parus depuis la fin de 1992.

De Tonino Benacquista, il s'agit d'un roman (*Les morsures de l'aube*¹, paru chez Rivages) et d'un recueil de nouvelles (*La machine à broyer les petites filles*², à L'instant même), auxquels s'ajoute un recueil de nouvelles de Didier Daeninckx (*Zapping*³, chez Denoël).

J'attends toujours avec impatience le nouveau titre d'un auteur aimé. Et lorsqu'il paraît enfin, c'est toujours avec un peu d'appréhension que je l'ouvre. Et s'il allait me décevoir? S'il allait m'obliger à revoir mon palmarès, à faire dégringoler mon héros de quelques places? Auteurs qui l'ignorent encore, sachez-le, les lecteurs sont d'affreux jojos sans pitié qui brûlent pour un rien ceux qu'ils ont adorés, qui ne pardonnent pas la déception et se sentent trahis pour un chapitre mal bâti, pour une chute un peu moins spectaculaire que celle qu'ils attendaient.

Tout ça pour dire que j'aurais dû finir et non pas commencer par *Les morsures de l'aube*. Qui n'ont heureusement pas fini, elles, de me hanter. On en a beaucoup parlé, et je suppose que même ceux qui ne l'ont pas encore lu (les bienheureux) en connaissent l'argument. Deux paumés rejetés par le jour se brisent sur la nuit, pompant à même ses fêtes de quoi tenir le coup jusqu'au lendemain. Antoine (eh oui, comme le héros de *La maldonne des sleepings*, de *Trois carrés rouges sur fond noir*, et de *Commedia des ratés*. Qui est Antoine? Voilà une belle discussion à proposer à la prochaine réunion du fan club Benacquista), Antoine donc, rêve de guérir sa peur de l'aube; son collègue, lui, s' imagine attaché d'ambassade, et payé pour sa figuration dans les cocktails. On va les piéger, utiliser leur inutilité, encore plus qu'ils ne le croient... Non, la nuit, tous les chats ne sont pas gris, mais tous les leurres sont permis, et chacun joue le grand rôle de sa vie. Livre d'action, qui obéit à toutes les lois du genre, *Les morsures de l'aube* est aussi un livre d'atmosphère, de la dérive et de l'angoisse. Et avec une habileté confondante, Tonino Benacquista y *flirte* un brin avec le fantastique, histoire de brouiller les pistes encore un peu plus. J'en ai relu bien après le mot *fin* de longs passages, juste pour voir si le plaisir tenait le coup. Et rien que d'y repenser, l'amertume et le désespoir me remontent encore à la gorge. C'est bon signe.

Disons-le tout de suite, les nouvelles ne m'ont pas fait le même effet. C'est bien du Benacquista. Mais

les thèmes et les ressorts narratifs propres à l'auteur sont ici — changement de genre oblige — forcément utilisés dans des proportions différentes. On joue davantage sur l'humour, toujours présent dans ses romans mais à doses beaucoup plus contrôlées. On reprend le thème du travestissement, du théâtre, qui apparaît en filigrane dans *Les morsures*, pour en faire le moteur de quelques textes («Le balcon de Roméo», «Cluedo privé...»): de petits délires qui manquent de champ. J'ai trouvé quelques nouvelles, «Le jardin des mauvais garçons» (superbe, mais qu'on connaissait déjà pour l'avoir lu dans *Saignant ou beurre noir?*, paru chez le même éditeur l'an dernier), «Requiem contre un plafond», «Toute sortie est définitive», très réussies; le reste, particulièrement «Toujours de l'audace!», «Rouge paradis», «Deux héros et l'infini»... ne m'a guère remuée — aussitôt lu, aussitôt oublié — et m'est apparu plus... j'allais écrire banal mais ce serait sans doute injuste. J'exigeais de Benacquista qu'il se démarque autant comme nouvelliste que comme romancier, et j'en demandais trop. Il ne donne pas sa pleine mesure dans ces courts textes, mais ce que je dis tient peut-être à mon attachement pantouflard au genre romanesque.

Un mot en terminant de la qualité de l'édition, standard L'instant même, c'est-à-dire très grande. La nouvelle maquette est à tomber, et on sent cette réelle attention au texte qui nous change de la malheureusement fréquente impression que le manuscrit est directement passé des mains de l'auteur à celles de l'imprimeur.

La colère du zappeur

Didier Daeninckx aussi m'a déçue, mais pour d'autres raisons. Le thème est donné d'entrée de jeu par le titre: les nouvelles réunies dans *Zapping* ont toutes été inspirées par la télévision, ses procédés, ses usages, l'espace qu'elle tient dans nos vies. Inutile de dire que l'auteur en pense ce que pensent tous ceux qui écrivent sur la question: la télévision est responsable de la désinformation, de l'inculture des enfants, de la passivité des parents, du manque de conscience sociale, du sexisme, du racisme et de la violence, quand ce n'est pas des maux de dos et de la myopie. La télé, symbole de la mainmise des médias sur les consciences individuelles! Bon, c'est dit, y en a-t-il qui l'ignorent encore? Ce qui m'énerve avec ce discours, c'est qu'il est aussi stéréotypé que *Dallas*.

Dans certains textes, on insiste si lourdement sur la démonstration qu'on vole au lecteur sa part d'intelligence (influence de la télé, peut-être?). C'est le cas dans cette nouvelle où on dépense des millions pour un nouveau *talk show* dont le premier invité n'est autre que l'abbé Pierre, ou dans celle où le bénéficiaire d'un téléthon assassine les membres de sa famille qui veulent leur part de magot. Dans le genre suivez-mon-regard, difficile de faire mieux.

Ailleurs, le rattachement au thème apparaît un peu forcé, comme dans «Santé à la une», que vient gâcher *in extremis* — et c'est vraiment dommage — l'intervention abracadabrante d'une cassette vidéo.

J'aime pas qu'on me refille un pamphlet sous couvert de fiction. Et si les romans et les nouvelles peuvent avoir un certain pouvoir de dénonciation, la charge y est d'autant plus forte, me semble-t-il, que la narration s'y fait plus allusive. Dans l'ensemble, on est ici bien loin de *Meurtres pour mémoire*.

Plusieurs nouvelles souffrent également d'une trop grande proximité référentielle avec l'actualité. Ces textes éphémères au titre facile («Le psychopathe», «Les allumeuses suédoises»), qui mettent en scène des Pol-Jean Good et des premier ministre Edith Cruchon («Rafle en direct»), sont faits pour les journaux ou les revues, pas pour les livres, et sont peu exportables. Je ne vois pas l'intérêt de les réunir en recueil.

Désillusion! Qui ne m'empêchera pas d'attendre avec impatience le prochain Daeninckx, et le prochain Benacquista. Comme quoi les lecteurs ne sont pas si impitoyables que ça. ■

par Marty Laforest

1. Tonino Benacquista, *Les morsures de l'aube*, «Rivages / Noir», Rivages, 1992, 215 p.; 16,95 \$.

2. Tonino Benacquista, *La machine à broyer les petites filles*, L'instant même, 1993, 139 p.; 14,95 \$.

3. Didier Daeninckx, *Zapping*, Denoël, 1992, 206 p.; 29,95 \$.